

Les gens



Bernard Madoff, l'ennemi public

Il y avait quelque chose de bizarre dans la démarche de Bernard Madoff, le financier américain accusé d'avoir monté une escroquerie portant sur quelque 50 milliards de dollars (39 milliards d'euros), lorsqu'il est sorti d'une voiture mardi après-midi pour se diriger vers un tribunal de Manhattan. Il semblait rigide dans son manteau noir. Finalement, un commentateur de télévision a lâché l'explication : Madoff portait un gilet pare-balles sous son costume. S'il y avait besoin d'une preuve de plus attestant de la détestation que Madoff inspire, en voici une : la peur qu'il se fasse assassiner. Bernard Madoff doit plaider coupable aujourd'hui pour 11 chefs d'accusation, parmi lesquels le blanchiment d'argent, la fraude et le parjure, liés à son épique pyramide de Ponzi qui lui a permis de soutirer des dizaines de milliards de dollars à des investisseurs. Madoff, 70 ans, encourt cent cinquante ans d'emprisonnement (peine requise par le procureur). Reste à savoir s'il sera envoyé dans une de ces fameuses prisons «country club» réservées aux criminels en col blanc, ou s'il sera enfermé dans un véritable centre pénitentiaire où il côtoiera ses comparses voleurs, peut-être plus violents dans leurs crimes, mais bien moins audacieux que lui.

JAKE LAMAR

PHOTO REUTERS

Otan ◀ La France rejoint le commandement intégré de l'Alliance atlantique.

Sarkozy, l'ami des Américains

ANALYSE

On a peine à croire qu'il y a seulement six ans, les Américains se moquaient de ces «capitulards» de Français, vidaient leurs bouteilles de vin dans les toilettes et rebaptisaient les frites [*French fries* en anglais, ndlr] *freedom fries* (frites de la liberté). Tout cela parce que Jacques Chirac s'était opposé à l'invasion américaine de l'Irak.

Depuis son élection en 2007, le président français, Nicolas Sarkozy, a lancé une offensive de charme en

J'ai été surpris de constater que la plupart des Américains n'avaient aucune idée de combien Sarkozy est controversé en France. Le sentiment général est le suivant : Sarkozy nous aime, donc nous l'aimons.

direction des Etats-Unis. Avec un succès certain. De ses vacances de l'été 2007 dans le New Hampshire et le Maine –durant lesquelles il a pu mastiquer des hot-dogs en compagnie de trois générations de Bush– à son discours au Congrès, accueilli avec enthousiasme, Sarkozy a montré combien lui tenait à cœur une qualité ô combien américaine : le désir d'être aimé.

Quand j'ai visité New York, ma ville natale, en novembre, j'ai été surpris de constater que la plupart des Américains n'avaient aucune idée de combien Sarkozy est controversé en France. Le sentiment général est le suivant : Sarkozy nous aime, donc nous l'aimons.

Influence. Alors que les ouvertures de Sarkozy étaient restées jusque-là assez symboliques, il a fait un pas de géant sur la voie de la réhabilitation de l'image de la France aux Etats-Unis en annonçant son intention de rejoindre le commandement intégré de l'Otan. Plutôt que de regretter le manque de confiance américain

dans la France, Nicolas Sarkozy a préféré s'en prendre, hier, à «l'anti-américanisme stérile» en France. Pour lui, la présence pleine et entière de la France dans l'Otan réduira la domination américaine et accroîtra l'influence de la France.

Sur le plan militaire, le retour de Paris dans le commandement intégré de l'Alliance atlantique ne va pas changer grand-chose. L'armée française est –ou a déjà été– présente avec les forces de l'Otan en Bosnie, au Kosovo et en Afghanistan. Mais, au niveau des symboles, la décision de Sarkozy va contribuer à dissiper le ressentiment, encore vif, des dirigeants américains, suite à la décision

de Charles de Gaulle, en 1966, de quitter le commandement intégré, d'expulser l'état-major de l'Otan de Paris et de fermer les bases américaines en France.

Concrètement, la promesse de Sarkozy d'envoyer des soldats sup-

plémentaires en Afghanistan fera plus que tous les gestes symboliques. Mais l'embuscade meurtrière, qui avait coûté la vie à dix soldats, le 19 août, montre combien cette mission est dangereuse.

Dangers. Pendant des années, l'Afghanistan a été la guerre oubliée des Etats-Unis. Le pays était bien plus préoccupé par la violence cataclysmique en Irak. Alors que la situation irakienne s'est stabilisée (du moins, le nombre de victimes américaines a-t-il diminué), la plupart des Américains soutiennent la décision du nouveau président de retirer les troupes américaines du pays d'ici à 2011. Barack Obama a décidé de réorienter l'effort militaire américain vers l'Afghanistan, où la guérilla talibane, en plein essor, lance des attaques de plus en plus violentes contre les civils et les forces de l'Otan. Les récentes décisions d'Obama d'envoyer 17 000 soldats de plus en Afghanistan et d'engager des négociations avec les leaders talibans modérés sont pleines de dangers.

Le discours du président français

«Notre incapacité à assumer au grand jour notre position dans l'Otan jette le doute sur nos objectifs. Résultat, nous avons une Alliance qui n'est pas assez européenne et une Europe de la défense qui ne progressait pas comme nous l'espérions. [...] Nous n'avons aucun poste militaire de responsabilité. Nous n'avons pas notre mot à dire quand les Alliés définissent les objectifs et les moyens militaires pour les opérations auxquelles nous participons; [...] et tout ceci de notre propre fait, car nous nous excluons nous-mêmes. Le moment est donc venu de mettre fin à cette situation, car c'est l'intérêt de la France et c'est l'intérêt de l'Europe. [...] Notre rapprochement avec l'Otan conforte l'indépendance nationale et notre éloignement proclamé mais non réalisé avec l'Otan limite notre indépendance nationale.»

Le Président a souligné que la France garderait une «dissuasion indépendante» ainsi que sa «liberté d'appréciation» sur l'envoi de ses troupes.

Quel est exactement le but de notre mission en Afghanistan? Trouver Oussama ben Laden? Ecraser Al-Qaeda une bonne fois pour toutes? Transformer le pays en une démocratie stable? C'est l'absence d'un but militaire clair et bien défini qui gêne tant les observateurs.

Récemment, le secrétaire à la Défense, Robert Gates, a été interviewé sur la stratégie américaine en Afghanistan, dans une émission très populaire. Il a répondu que le Pentagone effectuait «un passage en revue sur ce que notre stratégie devait être». Pas très rassurant plus de sept ans après avoir envahi l'Afghanistan...

En 2002, alors qu'il n'était encore qu'un obscur élu local de l'Illinois, Barack Obama avait déclaré qu'il n'était pas contre toutes les guerres. Seulement contre les «guerres stupides». Il justifiait son opposition d'alors à l'invasion de l'Irak. Par contraste, l'Afghanistan n'a jamais été considérée comme une «guerre idiote» par les Américains : c'est une guerre imposée à l'Amérique. Il fallait réagir militairement aux attentats du 11 Septembre. Mais le conflit s'est éternisé et une certaine fatigue de la guerre s'est installée.

L'Afghanistan est bien connu pour être «le cimetière des empires». Vu des Etats-Unis, ce pays a tout pour devenir un borbier du type Vietnam. Un jour, au cours de cette guerre perdue, un sénateur républicain du Vermont nommé George Aiken avait conseillé au président Lyndon Johnson de «déclarer la victoire et de partir». Il ne m'étonnerait pas qu'un jour, l'Amérique se proclame victorieuse et quitte l'Afghanistan. La seule question est : combien de soldats et de civils perdront leur vie d'ici là.

◀ JAKE LAMAR (traduit de l'anglais par Christophe Ayad)

Toulon, yankee es-tu ?

REPORTAGE

«On a un public très populaire, ici», me dit Lipi Sinnott. Il fait frisquet à Toulon en ce samedi soir, mais les tribunes du stade Mayol se garnissent rapidement de supporters du RCT, le club de rugby local. «C'est leur passion. Y en a qui vont à la messe. Les Toulonnais, eux, vont au stade. Leur religion, c'est le rugby.» Lipi, un Néo-Zélandais râblé et tout en muscles au crâne rasé et au sourire en coin, est l'entraîneur de la défense du RCT. Je lui ai avoué que c'est la première fois que je mets les pieds dans un stade pour assister à du rugby. Juste avant le coup d'envoi, les 14000 fans se lèvent et entonnent en chœur *la Coupo Santo* en provençal. Et tandis que leur hymne retentit au-dessus du velours vert de l'immense pelouse, il devient évident que ce qui va se passer ici ce soir est de l'ordre du sacré.

BD. Je m'y connais peu en rugby, mais je suis fana de son rejeton bâtard : le football américain. Et s'il y a un sport au monde qui s'apparente à la guerre moderne, c'est bien celui-là, avec ces impacts de casques, et ces missiles que sont les longues passes en avant. Dans le rugby aussi, la violence est présente, mais sous une forme plus intime. Sans les protections corporelles des footballeurs américains ou leurs stratégies peaufinées, les rugbymen se lancent en gladiateurs dans un corps à corps beaucoup plus «saignant». Les quelques matchs que j'avais vus à la télévision ne m'avaient pas préparé au spectacle époustouflant de ces montagnes de muscles chargeant tels des taureaux furieux ou de ces plaquages meurtriers. Et dans les tribunes, la tension des supporters rugissants est palpable : les Toulonnais savent ce qui se joue ici. «Ce soir, on a un match qui est important», m'a dit Mourad Boudjellal dans le restaurant avec vue sur la mer où nous déjeunions ensemble. Président et propriétaire du RCT, Mourad est quelque'un d'intense. Qu'il vous parle, vous regarde ou mange, c'est toujours avec

intensité. Il n'y a qu'à le voir attaquer son saint-pierre pour s'en persuader. «Si on gagne, vous allez sentir le bonheur que cette équipe peut donner à la population.» Fils d'immigrés algériens modestes, Mourad a grandi à «Chicago», un des bas quartiers de la ville. Sa passion pour les BD, qui remonte à son enfance, l'a conduit à créer la maison d'édition Soleil, aujourd'hui troisième éditeur français de bandes dessinées. Il y a trois ans, à 46 ans, Mourad dont la fortune s'élève à 40 millions d'euros a décidé d'en investir une partie dans le RCT.

Cowboys. Mourad est l'incarnation d'un type d'homme bien connu en Amérique : l'homme d'affaires agressif qui dépense sans compter pour recruter les meilleurs joueurs, n'admet que l'excellence, bouscule l'establishment sportif et ose dire ce qu'il pense sans langue de bois, que ce soit pour passer un savon à ses joueurs après une défaite ou pour critiquer un arbitre dont l'impartialité lui paraît contestable. Les dirigeants de ce genre sont toujours très controversés. Il n'y a qu'à voir George Steinbrenner, puissant armateur et propriétaire de l'équipe de baseball des New York Yankees ; Jerry Jones, le magnat du pétrole texan qui a acheté les Dallas Cowboys (football américain) ; ou encore Mark Cuban, qui, grâce aux milliards engrangés dans la micro-informatique, s'est offert l'équipe de basket des Dallas Mavericks. Mourad est coulé dans le même moule, ce qui lui a valu bien des critiques. Aux Etats-Unis, les dirigeants sportifs sont jugés sur leurs résultats. Les Yankees de Steinbrenner ont décroché six titres en championnat. Les Cowboys de Jones ont remporté trois Super Bowls en quatre ans. Les Mavericks de Cuban, qui étaient abonnés aux défaites, figurent désormais chaque année dans le tableau final. Quand Mourad a pris la direction du RCT, en 2006, il s'est juré de faire monter ce club de Pro D2 dans le Top 14. Mission

accomplie. Le challenge est désormais de l'empêcher d'y redescendre.

«Il faut gagner», me dit Mourad, samedi après-midi. Il sait que le RCT, alors 10^e du Top 14, va avoir affaire à forte partie face à Bayonne, 5^e. Il a un sourire quand je lui cite la devise de Vince Lombardi, un coach de football américain légendaire : «Gagner n'est pas tout. C'est la seule chose qui compte.» Le soir, devant le stade, je bavarde avec un vieux supporter grisonnant, vêtu de la tête aux pieds en rouge et noir – les couleurs du RCT. Que pense-t-il de Mourad ? «Il est le seul à Toulon qui ait donné de son argent pour aider le club, me répond-il. Il a du mérite. Moi, je m'enlève le chapeau.»

Préliminaires. Sur le terrain, Toulon et Bayonne se livrent un combat défensif haut en suspense. Les Toulonnais, de loin les plus entreprenants, ne parviennent pas à marquer d'essai. A cinq minutes de la fin du temps réglementaire, le score est de 3 à 3. Dans les tribunes, les supporters qui n'ont pas cessé de s'égosiller se taisent. Tout à coup, dans ce silence, la voix flûtée d'une fillette s'élève : «Allez Toulon !» Et les clameurs reprennent de plus belle.

Match nul. En bon Américain fana de sport, je déteste. Aux Etats-Unis, des matchs nuls, il n'y en a eu que 6 en 20 saisons de football. Ce Toulon-Bayonne me laisse l'impression d'avoir assisté à quatre-vingt minutes de préliminaires amoureux, sans passage à l'acte. Cela dit, quels préliminaires ! Dans le couloir des vestiaires, je tombe sur Lipi Sinnott. Il est manifestement très fier de la façon dont ses gars ont défendu leur en-but. Pour la première fois de la saison, Bayonne a quitté un terrain sans avoir marqué d'essai. «Le match était serré, hein ?» me dit-il. «Les bons vieux fondamentaux, y a rien de tel : faire souffrir l'adversaire et... l'écraser.» Il me lance un de ses sourires en coin. «C'est ça, le rugby.»

♦ JAKE LAMAR

Traduit de l'anglais par Catherine Cheval